

La porte

Je rêve rarement. Quand cela se produit, je me réveille en sursaut, baignée de sueur. Alors je me rallonge, j'attends que mon cœur cesse de battre la chamade, puis je médite sur le pouvoir magique, irrésistible de la nuit. Dans mon enfance, dans ma jeunesse, je n'avais pas de rêves, ni de bons, ni de mauvais. À présent, c'est l'âge qui charrie sans relâche les alluvions du passé en une masse de plus en plus compacte, horreur de penser d'autant plus alarmante qu'elle est plus étouffante, plus tragique que ce que j'ai jamais vécu.

Car ce dont je me réveille en hurlant n'est pas réellement arrivé.

Mes rêves sont des visions absolument identiques qui reviennent inlassablement, je fais toujours le même rêve. Je suis sous le porche de notre immeuble, au pied de l'escalier, derrière la porte cochère au verre armé inexpugnable, renforcée d'une armature de fer, et j'essaie d'ouvrir la serrure. Il y a une ambulance dans la rue, les silhouettes des infirmiers, floues à travers la vitre, sont d'une taille surnaturelle, leurs visages enflés sont entourés d'un halo, comme la lune. La clé tourne, mais je m'escrime en vain, je ne peux pas ouvrir la porte, pourtant je dois faire entrer les ambulanciers, sinon ils arriveront trop tard. La serrure reste bloquée, la porte reste fermée, soudée à l'encadrement métallique. J'appelle à l'aide, mais aucun des habitants de nos trois étages ne me prête attention, ils ne le peuvent pas, car je m'en rends compte, je ne fais que remuer les lèvres tel un poisson, sans qu'aucun son ne s'en échappe, et ma terreur atteint son comble quand je prends conscience que non seulement je ne peux pas ouvrir la porte aux secours, mais qu'en plus je suis devenue muette. C'est à ce moment que mon hurlement me réveille, j'allume la lumière, j'essaie de combattre l'asphyxie qui me saisit toujours après ce rêve, autour de moi les meubles familiers de la chambre, au-dessus de notre lit l'icône stase familiale, mes aïeux parricides, vêtus de dolmans soutachés, à la mode baroque ou Biedermeier, mes aïeux qui voient tout, qui comprennent tout, qui sont les seuls à savoir combien de fois j'ai couru la nuit ouvrir la porte aux premiers secours, à des ambulances, combien de fois — tandis qu'à travers la porte close on n'entendait que le bruissement de branches ou des pas feutrés de chats — au lieu de la rumeur familière de la rue à présent silencieuse, je me suis demandé ce qui arriverait si un jour je m'escrimais en vain avec la clé, si elle ne tournait pas.

Ces portraits savent tout, surtout ce que je m'efforce d'oublier, et qui n'est plus un rêve : une unique fois dans ma vie, dans la réalité et non pas dans l'état d'anémie cérébrale dû au sommeil, une porte s'est ouverte devant moi, une porte que n'eût jamais ouverte celle qui se cloîtrait dans sa solitude et sa misère impuissante, même si son toit en feu avait crépité au-dessus de sa tête. J'étais seule à pouvoir faire céder cette serrure : celle qui tournait la clé croyait davantage en moi qu'en Dieu, et moi, en cet instant fatal, je croyais être Dieu, sage, pondérée, bonne et rationnelle.

Nous étions toutes deux dans l'erreur, elle qui avait confiance en moi, et moi qui péchais par excès d'assurance. À présent, cela n'a plus d'importance, on ne peut pas réparer ce qui s'est passé. Qu'elles viennent donc de temps en temps, ces Érinyes aux bottes sautantes transformées en cothurnes, au masque tragique sous le bonnet d'infirmier, qu'elles montent la garde autour de mon lit, brandissant les épées à double tranchant que sont mes rêves. Chaque soir, en éteignant la lumière, je les attends, je me prépare à entendre dans mon sommeil retentir la sonnette qui fera s'avancer cette horreur sans nom vers la porte qui ne s'ouvrira jamais.

Ma religion ne reconnaît pas la confession individuelle. Ce sont les paroles du pasteur qui nous font savoir que nous sommes pécheurs, voués à la damnation car nous avons péché de toutes les manières possibles contre les commandements. Nous recevons l'absolution sans que Dieu exige de nous ni explications, ni détails.

C'est ce que je vais donner à présent.

Je n'ai pas écrit ce livre pour Dieu, il connaît mes entrailles, ni pour les ombres, elles sont témoins de tout, me surveillent à chaque instant, éveillée ou endormie, mais pour les hommes. J'ai vécu avec courage, j'espère mourir de même, avec courage et sans mentir, mais pour cela, il faut que je dise : c'est moi qui ai tué Emérence. Je voulais la sauver, non la détruire, mais cela n'y change rien.